

allégresse. Le ciel immense, le ciel pur et beau, jetait sur ces folies un regard auguste et saint.

Et comme on ne peut reproduire de pareils tableaux, voici, pour amuser les enfants, des masques de carnaval et des costumes romains, d'abord dessinés, puis enluminés de couleurs. Ils pourront ainsi tenir lieu, pour nos chers petits, d'un chapitre qui manque dans l'*Orbis pictus*.

Je profite des moments, tout en faisant nos malles, pour réparer quelques omissions. Nous partons demain pour Naples. Je souris à la nouveauté, qui doit être d'une beauté inexprimable, et je me flatte de retrouver dans cet autre paradis une liberté nouvelle, un désir nouveau de revenir étudier les arts dans cette grande cité.

Je fais mes paquets sans peine; je les fais d'un cœur plus léger qu'il y a six mois, quand je me séparais de tout ce qui m'était cher et précieux. Oui, il y a déjà six mois, et, des quatre que j'ai passés à Rome, je n'ai pas perdu un moment. C'est beaucoup dire et ce n'est pas dire trop.

Je sais qu'*Iphigénie* est arrivée. Puissé-je apprendre au pied du Vésuve qu'elle a reçu un favorable accueil!

C'est un immense avantage pour moi de voyager avec Tischbein, qui sait voir avec autant de génie la nature que les arts. Mais, comme de véritables Allemands, nous ne pouvons renoncer aux projets de travail. Nous avons acheté le plus beau papier, et nous nous proposons de dessiner, quoique le nombre, la beauté et l'éclat des objets doivent mettre probablement des bornes à notre bonne volonté. J'ai su me modérer, et, de mes travaux poétiques, je n'emporte que *le Tasse*, sur lequel je fonde les meilleures espérances. Si je savais maintenant ce que vous dites d'*Iphigénie*, cela servirait à me diriger, car c'est un travail du même genre. Le sujet est peut-être encore plus limité, et il exige plus de soins dans les détails; mais je ne sais pas encore ce qu'il en adviendra. Ce qui existe, je dois le détruire entièrement: cela a dormi trop longtemps; ni les personnes, ni le plan, ni le ton n'ont la moindre affinité avec mes vues actuelles.

En rassemblant mes effets, je trouve quelques-unes de vos chères lettres, et, en les parcourant, je vois que vous me re-

prochez de me contredire dans les miennes. Je ne puis, il est vrai, m'en assurer, car, ce que j'ai écrit, je l'expédie aussitôt; mais la chose me paraît très-vraisemblable, car je suis ballotté par des forces prodigieuses, et il est naturel que je ne sache pas toujours où j'en suis. On raconte qu'un marin, surpris en mer par une nuit orageuse, gouvernait pour gagner le port. Son jeune fils, appuyé contre lui dans les ténèbres, lui dit: « Mon père, quelle est là-bas cette folle lumière, que je vois tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de nous? » Le père lui promit l'explication pour un autre jour. Et il se trouva que c'était la flamme du fanal, qui paraissait tour à tour haute et basse à un œil balancé par les vagues furieuses. Moi aussi, je cingle vers le port sur une mer violemment émue, et je tiens mon œil fixé sur la flamme du fanal, et, quoiqu'elle me paraisse changer de place, je finirai par toucher heureusement le bord.

Au moment du départ, on songe involontairement à tous les départs antérieurs et aussi au départ futur, qui sera le dernier, et je suis en outre plus frappé que jamais de cette réflexion, que nous faisons trop, beaucoup trop de préparatifs pour vivre. Car, Tischbein et moi, nous tournons aussi le dos à des magnificences sans nombre et même à notre musée bien pourvu. Voici trois Junons placées l'une auprès de l'autre pour la comparaison, et nous les quittons comme s'il n'y en avait pas une!

## NAPLES.

Velletri, 22 février 1787.

Nous sommes arrivés ici de bonne heure. Avant-hier le temps fut déjà plus sombre; les beaux jours nous en avaient amené de nébuleux, mais quelques signes atmosphériques annonçaient que le temps allait redevenir serein, ce qui est arrivé en effet. Les nuages s'écartèrent peu à peu, le ciel bleu se montrait çà et là, et le soleil éclaira enfin notre carrière. Nous traversâmes Albano, après nous être arrêtés devant Genzano à l'entrée d'un parc, que son maître, le prince Chigi, tient (je ne dis pas entretient) d'une singulière façon. Aussi ne veut-il pas